



Good Bye Lenin!

Un film allemand

de Wolfgang Becker (2002),
scénario de Wolfgang Becker
et Bernd Lichtenberg,
avec Daniel Brühl (Alex
Kerner), Katrin Saß
(Christiane Kerner), Chulpan
Khamatova (Lara), Maria
Simon (Ariane), Alexander
Beyer (Rainer).

1 h 53 min

Un fils recrée une RDA qui n'existe plus pour préserver le cœur fragile de sa mère sortie du coma après la chute du Mur. Cette comédie touchante et réjouissante, qui a reçu un nombre impressionnant de prix, montre au passage les failles des systèmes socialiste et capitaliste.

Ost comédie

Histoire, allemand et éducation au cinéma, lycée

Pendant une manifestation contre la censure, la mère du jeune Alex tombe dans le coma après une attaque cardiaque. Elle ne se réveille que huit mois plus tard. Huit mois pendant lesquels la vie des Berlinoïses de l'Est s'est complètement transformée après la chute du mur de Berlin et la réunification de l'Allemagne : Alex vend des antennes paraboliques et est amoureux de Lara, l'infirmière russe de sa mère ; sa sœur Ariane travaille dans un fast-food. La famille et les proches de Christiane veulent protéger la malade, susceptible d'éprouver un grave choc émotionnel, et s'organisent pour lui faire croire que rien n'a changé. Ils reconstituent pour elle un environnement identique à celui qu'elle a toujours connu. Alex part à la recherche de son père, Robert, jadis enfui à l'Ouest et que Christiane n'a jamais eu le courage de rejoindre avec les enfants. Christiane meurt sans connaître la vérité.

Le témoignage historique

> *Reconstituer le contexte de la vie dans un pays de l'Est et définir le sentiment d'«ostalgie» propre aux années d'après la chute du mur de Berlin.*

On rappellera dans un premier temps les raisons de la construction du mur à la suite de la seconde guerre mondiale. On évoquera ensuite la montée des protestations contre la dictature communiste, en Hongrie tout d'abord au printemps 1989, sous l'influence de la politique de «Glasnost» engagée depuis 1986 par Mikhaïl Gorbatchev. La démission d'Erich Honecker, suivie de celle du gouvernement communiste d'Egon Krenz, à la suite des manifestations de Berlin-Est, est clairement mais rapidement mentionnée au cours du film.

On relèvera ensuite tous les détails qui permettent de saisir la vie quotidienne dans l'ex-république communiste : l'importance des fêtes et défilés militaires, le militantisme au quotidien avec la chorale des jeunes communistes et les diverses activités sociales de la mère, la vétusté ou la pauvreté des produits de consommation courante (mobilier, nourriture), et surtout l'indigence des informations télévisées. Ces détails seront d'autant plus aisés à distinguer qu'ils sont reconstitués, à la limite de la caricature, par Alex pour sa mère.

On notera aussi que la critique de ce mode de vie oppressant et sans éclat se teinte pourtant d'une légère nostalgie. Celle d'un monde où tout est réglé, où l'on maintient la lutte pour un idéal même si l'on n'y croit plus trop, où la vie familiale et sociale est très présente. On précisera que le film a reçu un accueil enthousiaste en Allemagne, s'inscrivant dans ce que l'on appelle désormais «l'ostalgie», c'est-à-dire la nostalgie de l'Est. Un retour sans doute nécessaire sur un passé dont la disparition correspond aussi pour beaucoup d'adultes d'aujourd'hui à la fin de l'enfance. Le héros du film, Alex, a 20 ans au moment de la chute du mur de Berlin et de l'ouverture de son pays à l'Ouest.

L'efficacité de la fiction

> *S'interroger sur le statut de la réalité montrée et sa reconstitution.*

• La réalité représentée dans le film nous touche parce que les personnages qui la véhiculent sont particulièrement attachants et humains. Au centre de l'histoire, un ressort dramatique important et récurrent dans l'univers romanesque : le

secret de famille. La mère a toujours fait croire à ses enfants que leur père les avait quittés alors que c'est elle qui n'a pas eu la force de passer à l'Ouest avec lui. Cet élément du scénario donne au film une tonalité plus pathétique.

• On s'interrogera par ailleurs sur le personnage d'Alex. Au travers des événements politiques, il se confronte à des problèmes très personnels, bien connus de la plupart des héros de roman. Alex est amoureux, il songe à son avenir et à sa place dans la société. Le film adopte son point de vue et utilise même sa voix *off*. On évoquera aussi le personnage de sa sœur, déjà mère, profondément troublée par la disparition de son père, cherchant elle aussi sa place dans un présent qui la dépasse. Ces interrogations sont représentées par des situations comiques étant donné le contexte politique (la jeune femme devient brusquement serveuse dans un fast-food et Alex trouve un emploi de vendeur d'antennes paraboliques) mais elles participent à l'un des intérêts majeurs du film : la réflexion sur la fin de l'enfance et de l'adolescence.

• Enfin, indépendamment du contexte politique mais en liaison avec lui, on remarquera que le film est traversé par le thème du mensonge : mensonge pieux d'un adolescent qui veut épargner sa mère, mensonge coupable d'une femme qui a quitté son mari, mensonge rassurant d'une petite société qui veut croire au bien-fondé de son militantisme communiste sans pourtant se faire trop d'illusion. On reprendra notamment les séquences dans lesquelles Alex et ses amis fabriquent de fausses informations télévisées à partir de vraies images d'archives. On précisera l'allusion à toutes les pratiques politiques de falsification d'informations et on se demandera comment tout le film évoque la tentation de récrire l'histoire – commune ou individuelle – ou de nier la réalité.

Pour en savoir plus

- Le site du film chez son distributeur français. <http://www.ocean-films.com/goodbyelenin/sommaire.htm>
- Un lieu berlinois incontournable de l'«ostalgie» : le DDR Museum, premier musée consacré à la vie quotidienne en Allemagne de l'Est. <http://www.ddr-museum.de/>

Rédaction Anne Henriot, professeur de lettres et de cinéma, et Philippe Leclercq, professeur de lettres («Plans rapprochés»)
Crédit photo Océan Films Distribution
Édition Émilie Nicot et Anne Peeters
Maquette Annik Guéry

Ce dossier est en ligne sur le site de *Télédoc*.
www.cndp.fr/tice/teledoc/

« Eine Geschichte aus dem Osten »

Interview mit Daniel Brühl, Schauspieler

Wie sind Sie auf das Projekt aufmerksam geworden?

Ich hatte zwei Jahre vor dem Dreh erstmals auf der Berlinale davon gehört, dass Wolfgang Becker einen neuen Film plant. Ich wusste damals nur grob, worum es gehen sollte, habe mich aber auch nicht weiter erkundigt, weil es da hieß, dass er im Osten nach einem Hauptdarsteller suchen wollte. Längere Zeit verschwand das Projekt aus meinem Blickfeld. Weil Becker nicht fündig wurde, landete das Drehbuch schließlich auch bei mir. Es war ganz selten bisher bei mir so, dass ein Buch mich so bewegt hat. Ich konnte mich auch sofort in der Rolle des Alex sehen, obwohl ganz viele Sachen bei ihm nicht meiner Biographie entsprechen. Aber es machte mir keine Angst, dass ich kein Berliner bin, dass ich nicht in der DDR aufgewachsen bin. Mir war einfach klar, dass das eine tolle Rolle ist, die mir viel Spaß bereiten würde. Am besten lässt sich Alex beschreiben als Matrose auf einem Boot, das Leck schlägt, und der nun damit beschäftigt ist, ein Loch nach dem anderen zu stopfen. Angesprochen fühlte ich mich auch von der tragischen Komponente der Geschichte. Gleich beim ersten Lesen musste ich am Schluss fürchterlich flennen, weil ich so gerührt war – und das passiert mir nur höchst selten.

War es schwierig, W. Becker davon zu überzeugen, dass Sie der Richtige für den Part sind?

Es gab ein, zwei Castingrunden, aber Wolfgang hat sich immer bedeckt gehalten. Er fand es wohl gut, hat aber nichts Genaues gesagt. Schließlich kam der Anruf, dass man mich doch nehmen wollte. Ich habe mich wahnsinnig gefreut. Kurz darauf ging auch schon die Vorbereitung los. Genau auf die Dinge, die mir nicht entsprechen, musste ich hinarbeiten. Ich habe mit einem Sprachcoach Berlinerisch trainiert. Mir war es wichtig, den Dialekt nur leicht anklängen zu lassen, eine leichte Färbung reinbringen, weil man es im Endeffekt doch immer hört, wenn man's nicht richtig kann. Wolfgang hat mich mit unerhört viel Material versorgt, viel Musik, viel DDR-Musik, die ich mir im Urlaub angehört habe. Und ich habe mir die ganzen geschichtlichen Abläufe genau angeschaut, die ich damals – ich war acht Jahre alt – zwar Zuhause mitgekriegt habe, aber nicht wirklich verstanden habe, weil ich doch zu jung war. Ich fand es wahnsinnig hilfreich, mit so

vielen Schauspielern aus dem Osten spielen zu können, die mir viele neugierige Fragen, wie das denn damals so war, beantworten konnten. Das war sehr aufschlussreich, weil sie über Dinge erzählen konnten, z. B. die Stimmung, die sich in Geschichtsbüchern kaum erschließen. Aber ich wollte mich nicht mit zuviel Vorbereitung verrückt machen. Viel wichtiger, als der Aspekt, dass es eine Geschichte aus dem Osten ist und ich aus dem Westen komme, war, dass es eine hochemotionale Geschichte über eine Familie und ganz allgemeine menschliche Dinge ist.

Gab es eine Szene im Drehbuch, die für Sie der Knackpunkt war?

Ich fand es von Anfang an gut, und es hat sich ständig gesteigert. Aber ganz klar war es mir, dass ich das machen wollte, als Alex diesen ganz gewaltigen Betrug am Schluss inszeniert mit Sigmund Jähn in der Fernsehübertragung. Das ist eine wunderbare Sequenz, weil sie ganz herrlich aufgelöst wird. Das ist zum einen zum Schreien komisch, gleichzeitig aber auch wahnsinnig bewegend. Überhaupt gefiel mir die Idee, dass Alex aus Liebe zu seiner Mutter einfach die Geschichte umdreht und sich die Geschichte verselbständigt.

Wie würden Sie Alex als Typen beschreiben?

Ich will ja nicht, dass das zu langweilig klingt, aber er ist ein ganz normaler Typ, ein sympathischer, humorvoller, aufgeweckter junger Mann, der in dieser Phase seines Lebens aber auch nicht so recht weiß, wohin mit sich, und sich viele Fragen stellt. Das wird im Film nicht genauer thematisiert, aber so muss man ihn sehen. Sehr stark definiert er sich, und das trifft auch auf mich persönlich zu, über die Bindung zu seiner Familie und der großen Liebe zu diesen Menschen: am stärksten zu seiner Mutter, aber auch zu Lara und seiner Schwester.

Es gibt für einen Schauspieler kaum eine größere Herausforderung, als normale Typen zu spielen und sie dennoch interessant und spannend zu gestalten.

Was ich wahnsinnig reizvoll finde, sind Figuren, die so an der Kippe stehen, die beides haben, zugleich tragisch und komisch sind. Dann finde ich es spannend, komische Szenen, wie es sie in *Good Bye Lenin!* ja mit Alex und Denis zuhauf gibt, komisch zu machen, ohne sie

unbedingt komisch zu spielen: also den Slapstick-Faktor minimal halten, stattdessen ganz normal spielen und die Komik der Situation wirken lassen. Das bereitet mir viel Spaß; und gerade diese Art von Humor steckt sehr stark in dem Drehbuch. Gleichzeitig müssen die dramatischen Gefühlsmomente auch auf dieser Ebene funktionieren. Dann kann man die Figur auch immer leicht schräg spielen, was mir sehr zusagt.

Wie würden Sie Wolfgang Becker als Regisseur beschreiben?

Ich bin wahnsinnig gut mit ihm klargekommen. Er hat mir Freiheiten als Schauspieler gelassen. Ich hatte die Möglichkeit, sehr viel anzubieten. Er hat mich nie in eine bestimmte Richtung gedrängt. Und das ist ein großes Kompliment, denn der Dreh war auch sehr anstrengend und ich war bisweilen richtiggehend gerädert. Aber die Arbeit mit ihm war harmonisch. Trotz aller Strenge und Genauigkeit, die er besitzt, hat er mir nie Angst gemacht. Er hat mich für voll genommen und mir die Rolle von Anfang an zugetraut, was ich auch gespürt habe. Er hatte nie Angst davor, dass es womöglich nichts werden könnte. Er hat mir vertraut und ich ihm. Das war toll.

Gibt es Momente des Drehs, die Ihnen besonders im Gedächtnis geblieben sind?

So viele, dass ich sie gar nicht aufzählen kann. Sofort fallen mir all die Dinge ein, die schief gelaufen sind. Wenn man bedenkt, wie viel Pech wir hatten, ist es richtig erstaunlich, dass dabei ein so schöner Film herausgekommen ist. Was da für Sachen passiert sind!

Können Sie zum jetzigen Zeitpunkt schon sagen, was *Good Bye Lenin!* Ihnen bedeutet?

Auf jeden Fall sehr viel. Das ist definitiv eine meiner wichtigsten Arbeiten. Ich gehöre ja zu den Schauspielern, die gerne auch an kleineren Filmen arbeiten. Mir geht es primär um die Qualität und nicht die Größe eines Projekts. Bei *Good Bye Lenin!* stimmte die Mischung. Es ist ein großer Film, der ein großes Publikum begeistern und bewegen kann und soll, trotzdem ist die Qualität einfach großartig. Das ist ein ganz neues Format für mich. Gemeinsam mit *Nichts bereuen* und *Das weiße Rauschen* ist er in jedem Fall mein Lieblingsfilm.

Images-souvenirs

Plans rapprochés



[1]



[2]



[3]



[4]



[5]

Quel rôle joue un générique? Vaste réflexion sur l'existence et l'identité de l'ex-RDA, le film de Wolfgang Becker fait la démonstration de l'intrusion de l'Histoire dans l'intimité d'une famille berlinoise. L'analyse des premiers plans permet de voir comment la forme schématique du générique annonce le principe et l'esprit du projet filmique.

Les premières images du film, format réduit sur fond noir, sont celles d'un film amateur super-huit couleur reconnaissable à la qualité médiocre de l'impression. Un sous-titre « été 1978 » indique la date (antérieure au présent de la narration située avant et après la chute du mur de Berlin) et le lieu « notre datcha » (maison de campagne familiale). Le mot « datcha » renvoie à la culture russe ainsi qu'au niveau social de la famille dont le père tient à ce moment-là la caméra pour filmer ses enfants, une fille et un garçon prénommé Alex, jouant avec une brouette au milieu d'un jardin [1]. Ces images d'anciennes joies enfantines et la musique semblent indiquer la tristesse vague d'une époque révolue (les premiers échos de la fameuse « nostalgie »). Ces images sont raccordées entre elles par un fondu au noir et l'on découvre un Alex arborant fièrement un T-shirt à la gloire des cosmonautes soviétiques. Cette petite séquence d'images montées comme un album de famille en pré-générique est un condensé d'une histoire intime. Or, le générique qui s'ouvre par une vue du palais de la République sur un ciel viré au rouge [2] rompt à la fois avec ce qui précède et assure le lien entre cette petite histoire familiale et l'Histoire, la grande, celle de l'Allemagne de l'Est. L'intrusion de l'histoire du pays dans celle privée de la famille, c'est bien là tout l'enjeu de *Good Bye Lenin!* Une immixtion qui va, en effet, provoquer la fuite du père, une dépression de la mère, une enquête de la Stasi, le premier infarctus de la mère lors d'une manifestation politique de rue avant l'implosion du pays et, bien sûr, les nombreux efforts de la famille pour recréer la RDA disparue afin d'éviter tout choc émotionnel fatal à la mère. Ajoutons encore que la dramaturgie du film repose sur l'idée selon laquelle les deux histoires sont étroitement liées puisque la fiction (la vie d'Alex et de sa famille) est régulièrement interrompue par des parenthèses correspondant aux événements officiels, sortes de repères historiques (anniversaire de la RDA le 7 octobre 1989; démission d'Erich Honecker le 18 octobre et chute du Mur le 9 novembre; traité de Moscou « 2+4 » le 12 septembre 1990). Pendant que les noms des acteurs s'inscrivent au générique, une série d'images photographiques défile en fondus-enchaînés. La caméra effectue des mouvements de zoom sur certaines d'entre elles. Le spectateur assiste donc à une sorte de diaporama expressionniste, c'est-à-dire une certaine idée plus ou moins réelle (ou fantasmée) du pays dont le film à venir va tenter de recréer l'image (Alex ne dira-t-il pas en guise de conclusion du film, où l'on retrouve les mêmes images amateur de son enfance, que ce « pays n'a jamais vraiment existé sous cette forme »). Quoi qu'il en soit, ces plans fixes sont comme des souvenirs qu'on pourrait avoir gardés du pays à cette époque-là. Remarquons que toute l'histoire du film, y compris les relations de sa mère avec l'idéologie dominante, est conduite selon le point de vue d'Alex. Cette série de cartes postales aux couleurs sursaturées de Berlin-Est sont comme des instantanés fétichisés (à l'instar du film dans son ensemble) d'un monde perdu, d'un monde qui n'a pas réussi à être ce qu'il voulait devenir. On y reconnaît encore l'horloge universelle sur fond rouge [3], la célèbre Alexanderplatz sur un ciel gorgé de bleu [4], la grande avenue Unter den Linden... Après l'album de famille, c'est l'album officiel de l'urbanisme austère de Berlin-Est et son caractère massif, spacieux et fonctionnel. Puis, suivant une planche de timbres commémoratifs du premier voyage dans l'espace du cosmonaute allemand évoqué plus haut, un buste de Lénine tourne sur lui-même tel un phare ou une vigie, le regard pointé sur le monde [5]. L'éclairage en fait une sorte d'astre que sa « révolution » fait passer de la lumière à l'ombre. Tout un symbole. *Good Bye Lenin!* (« adieu Lénine ! »), le titre du film, inscrit à droite de l'écran, semble confirmer cette disparition. L'emploi de l'anglais et le rouge des lettres du patronyme rappellent enfin en filigrane l'époque de la guerre froide.